

## LITTÉRATURE ET PSYCHANALYSE EN HONGRIE (1910–1940)

GYÖRGY KASSAI

Ce vaste sujet mérite un développement considérable et si j'ai accepté d'en parler si brièvement c'est parce que j'estime que le simple fait de le signaler ne manque pas d'intérêt.

Tous les pays accordent une grande importance à leur image dans le monde, mais pour la conscience nationale hongroise, la réputation internationale de la Hongrie est une préoccupation centrale. Cela n'est pas sans rapport avec la situation géographique du pays, à son relatif isolement au milieu des peuples slaves et germaniques, ni avec les événements tragiques de son histoire; la menace d'anéantissement, de disparition de la nation était un des thèmes lancinants du romantisme hongrois. Plus près de nous, le démembrement du territoire hongrois à la suite des traités de paix qui mirent fin à la première guerre mondiale, provoqua un retour de ce sentiment tragique et conduisit à un nationalisme exacerbé, responsable, en partie, du rôle néfaste que la Hongrie a joué dans la seconde guerre mondiale. C'est au lendemain de cette guerre, au moment de la conclusion des traités de paix de Paris que l'écrivain hongrois Gyula Illyés, témoin des négociations de paix, rapporta ces propos du ministre des affaires étrangères de l'époque: "Ce qui nous a manqué, au moment des négociations, c'était un grand nom, le nom d'une personnalité hongroise connue dans le monde entier. Comme celui de Thomas Mann. Certes, notre situation était désespérée. Mais si une voix connue avait pu parler en notre nom, cela aurait attiré l'attention sur nous. Et cela nous aurait valu un peu de sympathie. Notre avenir se présenterait sous un jour plus favorable."

Constatant de près les énormes efforts de la propagande officielle pour améliorer l'image de la Hongrie à l'étranger, et notamment, dans les pays occidentaux, je n'ai pas été peu surpris, en arrivant en France, de voir que les seuls auteurs hongrois exposés dans les devantures des libraires n'étaient pas ceux qu'éditaient Corvina, la maison d'édition en langues étrangères de Budapest, mais s'appelaient Ferenczi, Róheim, Bálint, qu'ils étaient souvent traduits non du hongrois, mais de l'allemand ou de l'anglais et, par conséquent, le public ignorait qu'il lisait des auteurs hongrois. Quand on connaît l'empressement avec lequel les organismes chargés de mieux faire connaître la Hongrie à l'étranger, exploitent toutes les possibilités qui s'offrent à eux, on ne pouvait que s'étonner devant leur indifférence à l'égard de ces psychanalystes célèbres dans le monde entier.

Bien entendu, mon étonnement n'a rien d'une fausse naïveté. Je n'ignore pas les antagonismes qui opposent, pour ainsi dire depuis la naissance de la psychanalyse, cette discipline aux tenants du marxisme et de ses différents courants. Le contentieux est

lourd, mais les tentatives de réconciliation ont été nombreuses. Certaines d'entre elles ont été enregistrées dans l'histoire des sciences sous le nom de freudo-marxisme. De nombreux Hongrois, et non des moindres, s'y sont essayés.

À l'heure actuelle, l'édition hongroise n'ignore plus la psychanalyse et, à quelques très rares occasions, des psychanalystes vivant en Hongrie publient à l'étranger. Mais le passé glorieux de la psychanalyse hongroise, le rôle de l'école de Budapest dans l'histoire de la psychanalyse sont toujours ignorés du grand public. Une Histoire de la Hongrie, dont la traduction française est actuellement sous presse et qui juge sévèrement la politique sectaire des années 1950, qui assure une large place à tous les écrivains, musiciens, artistes, mathématiciens et savants hongrois ayant acquis une certaine renommée à l'étranger, passe toujours sous silence l'activité des psychanalystes hongrois. Pourtant, les recherches portant sur la littérature hongroise de la première moitié de ce siècle ne peuvent pas tenir compte de l'influence de la psychanalyse. Qu'en est-il exactement?

C'est un jeune neurologue, Sándor Ferenczi, qui introduisit la psychanalyse freudienne en Hongrie. Après avoir rencontré Freud en 1908, Ferenczi est devenu une des figures les plus marquantes de la psychanalyse internationale et en même temps l'ami le plus intime de Freud. Les deux hommes se voyaient régulièrement et correspondaient pendant vingt-cinq ans, jusqu'à la mort de Ferenczi. Grâce à Ferenczi, les liens de Freud avec la Hongrie étaient très étroits. C'est à Budapest qu'eut lieu, en 1918, le V<sup>ème</sup> congrès international de la psychanalyse, c'est dans la revue littéraire hongroise Nyugat que Freud publia pour la première fois, et en hongrois, un de ses articles, c'est un de ses patients hongrois, Antal Freund, qui lui légua une somme suffisamment importante pour que puissent être fondées, à Vienne, les Editions internationales de la psychanalyse.

Ferenczi était une personnalité hors pair qui a laissé une œuvre psychanalytique de toute première importance et a ouvert la voie à de nombreuses thérapies actuellement pratiquées. Dans cette œuvre, tout comme dans celle de Freud, les préoccupations relatives à la langue et à la littérature ne sont pas absentes. Il est évident que la psychanalyse ne peut pas se désintéresser des problèmes du langage, que ces problèmes sont pour elle d'une importance vitale, puisque, contrairement à la psychiatrie, la psychanalyse cherche à guérir par le langage et uniquement par lui. Si Freud n'a pas élaboré de théorie linguistique, il avait néanmoins des vues précises sur le langage: vues qu'il a surtout exposées dans ses ouvrages sur les lapsus, les mots d'esprit et les rêves, là où, selon le mot du linguiste Emile Benveniste "se déchire le tissu de la langue". Deux autres ouvrages de Freud, les *Etudes sur l'hystérie* et sa *Contribution à l'étude des aphasies* contiennent également des réflexions sur la nature du langage: la théorie de la catharsis, c'est-à-dire l'évacuation des tensions psychique par le langage, ou, en jargon psychanalytique, par l'abréaction est un des fondements de la méthode psychanalytique et, à propos des aphasies, il formule la théorie de la représentation de mots et de la représentation de choses, la première appartenant au système préconscient-conscient, la seconde au système inconscient. On peut résumer les vues freudiennes sur le langage en disant que, pour lui, comme pour Saussure, le langage est un système, fondé, comme pour Saussure, sur des associations, mais alors que pour Saussure le système existe en lui-même et pour lui-même, pour Freud, la chaîne des associations verbales conduit à l'inconscient.

La sensibilité de Freud à l'égard de la littérature n'a pas besoin d'être démontrée: de tout temps, la littérature traita des mêmes sujets que la psychanalyse et le mythe d'Oedipe a fait l'objet d'œuvres littéraires plusieurs millénaires avant que Freud l'ait adopté pour illustrer le rapport entre parents et enfants. Freud voyait dans la littérature l'illustration de certaines de ses thèses et rendit hommage à plus d'une occasion aux poètes et écrivains dont le témoignage doit être estimé très haut "car ils connaissent entre ciel et terre bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver".

Il en était de même pour Ferenczi, dont l'intérêt très vif pour le langage et pour la littérature se manifeste dans plus d'un essai, notamment dans celui sur les comparaisons ou dans celui sur les mots obscènes, celui consacré à Anatole France, etc. Mais à la différence de Freud, Ferenczi était entouré de poètes et d'écrivains dont certains, parmi les meilleurs, étaient ses amis intimes. Je pense ici avant tout à Hugo Ignotus, un des directeurs de la revue *Nyugat*, poète, romancier, essayiste de tout premier plan, et le premier membre de la Société Psychanalytique de Hongrie, fondée le 19 mai 1913 à Budapest: selon un bon mot de Ferenczi, rapporté d'ailleurs dans la biographie la plus connue de Freud, celle de Ernest Jones; Ignotus y jouait le rôle du public. Ferenczi lui-même publia sept essais dans la revue *Nyugat* et la revue rendait régulièrement compte des principales publications de caractère psychanalytique, dont celles de Freud.

Ferenczi connaissait le grand poète du début du XX<sup>ème</sup> siècle Endre Ady: Ignotus lui avait demandé d'entreprendre son analyse, mais Ferenczi recula devant la perspective de "toucher au génie". En revanche, il avait des contacts très étroits avec Gyula Krúdy qu'il admirait, avec Dezső Kosztolányi qui lui a consacré plusieurs articles, dont le dernier, paru le 16 juin 1933 dans *Nyugat*, était la nécrologie du grand psychanalyste hongrois. Ferenczi réunissait à l'Hôtel Royal qu'il habitait pendant de longues années, de nombreux écrivains et poètes contemporains et les discussions se poursuivaient quelquefois tard dans la nuit. L'écrivain Lajos Nagy rapporte dans son autobiographie que Ferenczi lui avait donné des conseils pour atténuer ses maux d'estomac d'origine nerveuse. Tout cela laisse supposer que Ferenczi était l'un des habitués des cafés littéraires que certains écrivains des années 20 et 30 fréquentaient avec assiduité.

Cependant, la personnalité de Ferenczi n'explique pas à elle seule les préoccupations psychanalytiques qui imprègnent une bonne partie de la littérature hongroise de l'époque. L'influence de la psychanalyse pouvait s'exercer directement par la lecture et l'étude des œuvres de Freud. A cet égard, l'exemple le plus significatif est sans doute celui du psychiatre József Brenner, qui, sous le pseudonyme de Géza Csáth, publia de nombreux récits plus ou moins fantastiques, ainsi que la description et l'analyse d'un cas clinique, dans le *Journal d'une paranoïaque*. Certains récits et le journal d'une paranoïaque sont profondément imprégnés d'idées freudiennes: (Csáth connaissait très bien la psychanalyse) la force de l'inconscient, l'ambivalence des sentiments, l'analyse du sentiment religieux, etc. Csáth mourut morphinomane, en 1919, à l'âge de 32 ans.

L'œuvre de Frigyes Karinthy (1888-1938) connu surtout comme humoriste, baigne dans le freudisme: il était à la fois excellent connaisseur et persifleur du freudisme, ou comme il le dit dans sa réponse à un article de Ferenczi qui le lui reprochait dans les colonnes de *Nyugat*, des épigones de Freud qui déformaient sa doctrine. Esprit

encyclopédique, il avait entrepris — sans jamais l'achever — une Grande Encyclopédie, sur le modèle de l'Encyclopédie française du XVIII<sup>ème</sup> siècle, pour passer au crible les concepts les plus courants de son époque. Les fragments de cette œuvre ébauchée furent réunies dans deux volumes intitulés "Tout est autrement", nos idées ne correspondent pas à la réalité. Dans la préface de ce volume, consacrée au problème de la sincérité, il prend fait et cause pour la théorie de l'inconscient qui gouverne notre Moi. Un des essais les plus intéressants du volume traite du rire: sans prononcer le nom de Freud (il ne cite que Bergson), Karinthy s'inspire de sa théorie de la dénégation et voit dans le rire le rejet de ce qui n'est pas admis par le Moi. Cette théorie reste néanmoins parfaitement conciliable avec celle développée par Freud dans le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient: le plaisir qu'éprouve le consommateur du mot d'esprit provient de la suspension du refoulement nécessaire au maintien de l'équilibre du Moi, mais ce n'est qu'une suspension momentanée: l'ensemble de la situation est reconnue comme absurde: elle est rejetée par le Moi ou le système préconscient-conscient. Freud met en avant le rapport du mot d'esprit avec le principe de plaisir, Karinthy insiste sur le conflit tragique entre principe de plaisir et principe de réalité:

"Notre conscience affamée ouvre toutes ses portes sur le monde extérieur. Elle cherche avidement à recueillir, à connaître, à comprendre et à rationaliser (à assimiler, à digérer) tout ce qu'elle rencontre sur son chemin. Elle s'efforce aussi de transformer le mal en bien, la laideur en beauté, l'irrationnel en rationnel.

Et voilà que survient quelque chose qui ne se prête absolument pas à une telle transformation. Quelque chose, un événement, un symptôme, n'importe quoi, qui résiste obstinément et avec ténacité à la tendance de l'homme à l'incorporer à sa raison, qui, avec obstination et ténacité veut rester ce qu'il a été depuis l'origine dans le monde extérieur, qui ne veut pas participer à un univers anthropocentrique, qui refuse de se désintéresser et de perdre son essence.

C'est alors qu'éclate de rire, protestation convulsive, d'origine douloureuse, défense et rejet, crampe passagère qui nous permet de nous délivrer d'une représentation jugée absurde par notre raison".

Dans la belle préface qu'il a écrite pour introduire la traduction française de Danse sur la corde, un des récits fantastiques de Karinthy, Jean-Luc Moreau, tout en soulignant la dette de l'auteur envers Freud, propose de voir dans son cas une véritable conversion hystérique: atteint d'une tumeur au cerveau, Karinthy note dans son journal que "c'est vingt ans plus tôt, au moment de la mort de sa femme, qu'il sentait cette tumeur se former". Dans la présentation de la traduction française d'une nouvelle d'inspiration psychanalytique de Karinthy, Ma mère, parue dans la revue Le Coq Héron, Eva Brabant et Judith Dupont rappellent la phrase de l'écrivain selon laquelle la douleur ressentie à cette occasion était comme un couteau planté à demeure dans son cerveau et qui ne s'était pas résorbé, ajoutent-elles: en 1936, on diagnostiqua chez lui une tumeur au cerveau. Moreau en tire une hypothèse audacieuse: ce deuil aurait réactivé un sentiment latent de culpabilité archaïque, provoqué une régression autodéfensive dont la tumeur, d'une part, les fictions délirantes (ses récits fantastiques et quelquefois mysogynes) de l'autre, n'auraient été que des traductions parallèles. La maladie serait alors une ruse, un

stratagème pour accéder au bonheur, car selon une phrase de Karinthy lui-même dans *Danse sur la corde*, ce que veulent les hommes, ce n'est pas être bien portants, mais être heureux. (Jean Luc Moreau: *Frigyes Karinthy ou danse sur une corde à se faire mettre au cou*).

Tout en raillant ses excès dans de nombreux écrits satiriques, Karinthy se montre profondément imprégné des postulats fondamentaux de la psychanalyse, notamment dans ses écrits de caractère autoanalytique comme "Moi et Petit Moi" où, sous le nom de Petit Moi, il décrit un Surmoi ironique qui met en question les aspirations les plus élevées du Moi.

L'imprégnation psychanalytique est tout aussi nette dans l'œuvre d'un autre grand écrivain de la première génération de Nyugat, Dezső Kosztolányi (1885–1936) Cousin de Géza Csáth, il se livrait, dans son enfance et en sa compagnie, à des jeux quelquefois sadiques que relate un des poèmes de son premier recueil. C'était un grand lecteur de Freud et un ami intime de Ferenczi: son admiration pour la psychanalyse s'exprime aussi bien dans le poème qu'il écrivit sur Freud que dans l'interview qu'il fit en 1925 avec Groddeck ou dans ces quelques lignes qu'il rédigea en 1935, en réponse à une enquête de la revue *Emberismeret* (*Connaissance de l'homme*):

"Je connais la psychanalyse depuis ma première jeunesse. Je vois en elle la science naturelle de notre vie psychique. Son effet est gigantesque, il embrasse et imprègne toute chose à tel point que nous finissons par ne plus nous en apercevoir. C'est la révolution spirituelle la plus importante depuis la Réforme. Je lui dois de nombreuses et précieuses révélations. Cependant, son influence sur mon activité littéraire ne peut être qu'extérieure, car la création littéraire se nourrit des profondeurs inconscientes de la vie psychique que la psychanalyse elle-même n'a pas pénétrées." (*Emberismeret*, 1935, I. p. 108)

Par influence extérieure, Kosztolányi entend vraisemblablement les thèmes psychanalytiques traités dans son œuvre: ils sont nombreux, chacun de ses grands romans illustre un sujet freudien: *L'Alouette*, la triste histoire d'une vieille fille de province dont l'absence, pendant une semaine, de la maison parentale, permet à l'inconscient des parents de se manifester; *Édes Anna* (*Absolve Domine*), la bonne exemplaire qui finit par tuer sa maîtresse, illustre la puissance de l'explosion des sentiments refoulés; *La Cerf volant d'or*, la force destructrice des instincts primaires de l'agression et du mysticisme. Le thème du clivage de la personnalité est traité dans *Esti Kornél*, le "double" de l'auteur, qui comme celui du conte fantastique d'Hoffmann: "L'homme de sable" représente, selon la magistrale analyse donnée par Freud, le retour du refoulé, la remontée à la surface d'un état psychique que l'on croyait avoir dépassé. L'énumération de ces thèmes serait longue, car la psychanalyse est omniprésente dans l'œuvre de Kosztolányi. Ce qui ne s'explique pas uniquement par l'esprit de l'époque, par l'imprégnation freudienne de toute la vie intellectuelle, mais aussi par la vie et la personnalité de notre écrivain, par son amitié avec son cousin, le psychiatre et écrivain Géza Csáth, par son propre caractère légèrement névrosé. Il n'est donc pas surprenant qu'un de ses thèmes lancinants, celui de la mort, soit traité dans la perspective de la doctrine freudienne de la pulsion de mort. L'hypothèse de la pulsion de mort, formulée pour la première fois au lendemain de la

première guerre mondiale et sous l'effet de celle-ci apparaît comme une sorte de réconciliation avec l'idée de la mort: il s'agit d'intégrer la mort dans la vie, en postulant un instinct qui tend à nous ramener à un état antérieur à notre naissance afin de rétablir, dit Freud, l'homéostasie du système organique, né du Néant. Or, c'est précisément cette attitude-là qu'adopte dans ses poèmes Kosztolányi, notamment après 1933, alors qu'il était déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter trois ans plus tard: à la crainte un peu morbide (selon le canon d'une esthétique fin de siècle) fait place à une volonté de réconciliation avec l'idée de la mort: certains de ses derniers poèmes reprennent presque textuellement certaines phrases de Freud:

Une voix s'élève en moi: vivre, vivre!  
Et puis une autre: s'abîmer dans la mort (A l'hôpital)

Ces deux vers semblent illustrer la thèse freudienne de la coexistence, en chacun de nous, d'un instinct de mort et d'un instinct de vie. Le mot *alél* que j'ai traduit par s'abîmer et qui signifie aussi s'évanouir, s'affaiblir, perdre connaissance est composée de deux syllabes: la seconde (*él*) signifie vivre et le premier (*al*) est l'homonyme d'un préfixe équivalent à sous-. Etymologiquement, le mot n'a rien à voir ni avec la vie, ni avec l'idée d'une infraposition mais le choix de la rime fait surgir des correspondances que l'étymologie ignore: c'est une étymologie poétique, un rapprochement suggéré par le poète: vie et sous-vie, c'est-à-dire *most*, coexistent chez le même individu. Que la mort soit un soubassement de la vie, qu'elle sous-tende la vie, qu'elle soit en quelque sorte antérieure à la vie, un autre poème datant de la même époque et intitulé *Chant sur le néant*, le dit encore plus nettement: nous y rencontrons deux vers qui traduisent presque mot pour mot la proposition freudienne selon laquelle le non-vivant est antérieur au vivant:

Le Néant est plus archaïque que ce qui est  
Et il m'est aussi plus familier.

Ici encore, le poète nous suggère un rapprochement par le truchement de la rime: plus archaïque = *ősebb*; plus familier = *ismerősebb*. Ainsi, l'archaïque est mis en équivalence avec le familier. Donc l'archaïque, même dépassé, reste familier, peut-être même "étrangement familier", "unheimlich". L'état antérieur auquel nous retournerons avec la mort, le Néant, est quelque chose que nous avons déjà connu, puisque nous en venons. Vers la fin de ce même poème, il affirme que le Néant, si proche, ne peut être terrifiant, puisqu'il nous est familier. Et les deux derniers vers insistent sur le caractère indolore de ces retrouvailles avec le Néant: rien n'inquiétait nos cœurs, le mien et le tien, à l'époque de César ou à l'époque de Napoléon.

Le poète hongrois de cette période qui a le plus fortement subi l'influence des idées psychanalytiques est certainement Attila József. Né en 1905, fils d'une blanchisseuse et d'un ouvrier, enfant prodige, étudiant renvoyé de la Faculté à cause d'un de ses poèmes jugés "blasphématoire", József eut une vie difficile: ses malheurs successifs finirent par

briser sa résistance psychique: atteint de schizophrénie, il se jeta sous un train de marchandises en décembre 1937, à l'âge de 32 ans. La postérité est unanime à rendre hommage à son génie. Sa rencontre avec la psychanalyse date de 1931: il entreprend une première cure avec un psychanalyste stekelien après sa rupture avec le parti communiste clandestin dont il a été un militant actif, après son adhésion intellectuelle aux idées de Marx qu'il étudiait avec acharnement. Cette première analyse est interrompue, le poète en entreprend une seconde avec une jeune femme dont il tombe amoureux. Ayant menacé de la tuer, il est transféré dans un sanatorium dont le psychiatre, Dr. Robert Bak, commence sa troisième psychanalyse. Celle-ci est interrompue à son tour, le poète est confié à ses deux sœurs dont la surveillance ne suffit pas pour l'empêcher de commettre son suicide.

József est l'auteur d'un grand nombre de poèmes d'inspiration psychanalytique dont certains s'adressent directement à des psychanalystes comme le poème écrit à l'occasion du 80<sup>ème</sup> anniversaire de Freud ou ceux destinés à Edit, sa seconde psychanalyste; d'autres — très nombreux — traitent, sur le mode psychanalytique, de ses rapports à la mère ou de ses souvenirs d'enfance; certains sont des formulations versifiées de thèses psychanalytiques.

Une bonne partie de la poésie de József tourne autour de la prise de conscience, qui est d'ailleurs le titre d'un de ses cycles de poèmes philosophiques. On peut dire que l'ambition suprême de ce poète était de regarder le monde en face, de le connaître tel qu'il est, sans illusion, sans "tricher" comme il dit dans un de ses plus beaux poèmes:

Enfin l'homme arrive au plateau  
Et consent à ce paysage  
De tristesse, de sable et d'eau  
Sans espoir est sa tête sage.

A mon tour, je veux, m'allégeant,  
Tout regarder avec franchise,  
L'éclair de la hache d'argent  
Dans le fin peuplier se brise.

Après une brève période que les spécialistes désignent comme étant sa période de fanfaronnade (qui, consécutive à une enfance passée dans la misère et à une adolescence profondément traumatisante, apparaît comme une période de défolement) où il écrit des poèmes d'une amère gaité, il ne cesse d'évoquer la dure réalité qui l'entoure; ses paysages préférés sont nocturnes, déserts et d'un froid glacial, tout ce qui est gai, léger, harmonieux n'est qu'apparence, le nourrisson qui sourit au sein maternel fait pousser ongles et dents pour mieux le déchirer. Le poète refuse toutes les facilités et "se mesure" à l'univers dit-il dans son poème au titre significatif d'"Art poétique". Un Surmoi aussi exigeant est peut-être à l'origine de son effondrement. On peut suivre l'évolution de sa malade pour ainsi dire à la trace dans les poèmes de son dernier recueil qu'il a intitulé "Cela fait très mal"

Ah, aimez-moi farouchement,  
 Chassez de moi le long tourment.  
 Singe en mon crâne en feu je glisse,  
 Cognant ma cage, hanté, dément,  
 Et je veux mordre et ma voix crisse.  
 Je ne crois plus, c'est mon supplice:  
 J'ai peur, j'ai peur du châtiment.

Oh! mortel, comprends-tu mon chant,  
 Ou n'est-il qu'un écho changeant,  
 Forêt qui vaguement murmure!  
 Enlace-moi, quitte l'aimant  
 Du poignard à la lame sûre,  
 Plus de sauveur qui me rassure:  
 J'ai peur, j'ai peur du châtiment.

Radeau sur le fleuve, flottant,  
 Flotteur amer sur le courant,  
 Ma race d'homme va, meurtrie,  
 Dans la douleur se consumant.  
 Garde-moi, préviens ma furie,  
 Aime-moi! je pleure et je crie:  
 J'ai peur, j'ai peur du châtiment!

Dans l'image du singe qui sautille parmi les barreaux comme le poète qui s'accroche à ses idées, le psychanalyste Imre Hermann voit une illustration de sa thèse sur l'instinct de cramponnement: nous nous cramponnons à nos idées, à nos raisons de vivre comme le nourrisson se cramponne à tout objet qu'on lui tend. Les deux autres thèmes principaux du poème, la culpabilité et le besoin d'amour sont traités sur le mode freudien, le sentiment de culpabilité est l'agression du Surmoi et le besoin d'amour la frustration de l'amour maternel: au cours de ses psychanalyses, József redécouvre les événements de son enfance, son séjour à la campagne, loin de la mère, chez des parents nourriciers, qui niaient jusqu'à son prénom, car pour eux, le nom d'Attila n'existait pas, la mort de la mère, alors qu'Attila avait quinze ans et qu'il se sentait abandonné: plus tard, dans un de ses poèmes les plus bouleversants, il reprochera à cette mère son infidélité: telle une fille légère, elle préféra s'étendra aux côtés de la mort, plutôt que de couvrir de sa tendresse son fils qui lui promettait de rapporter un jour un grand sac rempli d'or, mais qui, en attendant, se contentait de voler du bois pour permettre à la famille de se chauffer:

#### On décharge du bois

Le pont de fer du train gémit encore;  
 Midi. Se plaint le vent du tendre automne  
 Roulant des longs wagons et jetés hors,  
 Les sacs et lourds rondins en tombant tonnent.

L'un d'eux fuit. Pour qui? Le tas n'a rien vu.  
 Mais j'ai peur. Pour qui? Quoi donc me tourmente?  
 Saisir les rondins et fuir éperdu?  
 L'enfant que je fus revit, et me tente.

L'enfant que j'étais, l'enfant vit encor.  
 L'homme, réveillé, de chagrin se grise,  
 Pourtant il fredonne, et l'angoisse l'endort,  
 Il tient son chapeau hanté par la brise.

Vous ai-je donc craints, puissants débardeurs,  
 Envoûté de vous, qui veux et qui n'ose? . . .  
 Aujourd'hui c'est moi, prophète et voleur,  
 Qui vous porte en moi, vous et votre cause.

Il cherche le souvenir de la mère dans toutes les femmes qu'il rencontre et en particulier chez Edit, sa deuxième psychanalyste à qui il adresse un poème qu'il intitule: *Tu as fait de moi un enfant.*

Nourris-moi car j'ai faim, borde-moi car je gèle  
 Vois comme je suis bête. Occupe-toi de moi.  
 Ton absence est un courant d'air qui me flagelle.  
 La peur me quittera si tu lui parles, toi.

J'ai dormi sur le seuil, repoussé par ma mère.  
 J'ai voulu me cacher en moi-même, insensé.  
 Sur moi rien que le vide et sous moi que la pierre.  
 Dormir! C'est à ta porte que je viens frapper.

En dehors de la mère dont le souvenir ne cessera de le hanter et à qui il consacra des poèmes d'une beauté poignante — la blanchisseuse qui dissout du bleu dans l'eau du ciel — les deux autres grands thèmes psychanalytiques de sa poésie sont le père et l'enfant. Son père à lui l'a quitté quand il avait trois ans et József chercha toute sa vie des substituts de père: le poète Babits qu'il a pourtant durement malmené dans un pamphlet et dans un poème mais qui, à son tour, a eu recours à la psychanalyse pour expliquer cette hostilité, partagée d'après lui, par toute la génération des jeunes poètes de l'époque: il parle d'un complexe œdipien de la vie littéraire, une sorte de haine et de jalousie freudienne, avec la différence, ajoute-t-il que le meurtre du père ne provoque chez eux aucun remords, le meurtre du père est un devoir. Babits, comme la plupart des grands écrivains hongrois de l'époque, était imprégné de psychanalyse: en témoignent ses deux romans, mais surtout le *Calife cigogne*, écrit en 1916 et où les deux instances du psychisme, le Moi et le Ça sont incarnées par les deux vies — diurne et nocturne — du même jeune homme. Un de ses poèmes, intitulé d'ailleurs *Psychanalyse chrétienne* met en scène cette même opposition en utilisant, cette fois, la comparaison avec les statues des saints avec leur face pleine d'harmonie et leur dos grossièrement sculptés. Bien entendu, chez József, Dieu est également substitut paternel, mais, surtout vers la fin de sa vie, c'est un père vengeur, c'est la dureté, la loi, mais aussi la vérité la réalité à laquelle il ne cessait de se heurter et qu'il voulait absolument regarder en face — aux lèvres de ma mère douce était la nourriture; aux lèvres de mon père belle était la vérité, écrit-il dans son grand poème "*Au bord du Danube*" — c'est aussi la source d'un sentiment de culpabilité, de la conscience d'avoir péché contre la Loi, qui revient sans cesse dans ces derniers poèmes, ceux que contient le

recueil "Cela fait très mal". Un des poèmes du recueil, intitulé précisément le Pêché, évoque, devant ce sentiment de culpabilité, la thèse freudienne du meurtre du Père, telle qu'elle est exposée dans *Totem et tabou*:

J'avouerai: j'ai tué! Qui? Je ne sais plus. . .  
C'était peut-être bien mon père?  
Par une nuit poisseuse, je l'ai vu  
Répandre à flots son sang par terre. . .

Mais comme il s'agit d'un péché originel qu'il partage avec toute l'humanité, il s'accorde aussitôt l'absolution:

Ton histoire n'est pas unique au monde,  
Et tu n'est pas le seul, voyons!

A un lecteur de sa revue, Szép Szó, qui lui reproche d'être retombé dans le péché, il répond que c'est justement parce qu'il croit en le péché originel qu'il est partisan du socialisme scientifique: le péché originel doit être pardonné et le crime des dictatures consiste précisément à refuser ce pardon. Il faut lutter pour un ordre social, pour un mode de production et de distribution qui permette aux humains de se pardonner mutuellement.

C'est sa quête du père qui le conduit au parti communiste clandestin et aussi, vraisemblablement, à sa rupture avec lui. Dans la psychanalyse, écrit-il vers la fin de sa vie, j'ai cherché un père, mais je n'ai trouvé qu'un sale gamin. Le motif du couteau, un des mots clés de sa poésie au cours des deux dernières années de sa vie, est également un motif psychanalytique: il s'agit, selon ses propres dires, de la peur de la castration, du châtiment paternel.

Quant à l'enfant, il traverse toute sa poésie et surgit quelquefois là où on l'attendrait le moins: au milieu d'un poème politique, "De l'air", où il dénonce l'oppression policière de l'Etat hongrois, mais où, tout à coup, il se sent envahi par un souvenir d'enfance:

L'ordre que vous préchez n'est pas l'ordre pour moi!  
Déjà, je ne pouvais comprendre,  
Etant enfant, pourquoi l'on me battait, pourquoi  
– quand, pour une parole tendre,  
Je me serais jeté de bon cœur dans le feu –  
Mais seulement que j'étais seul et malheureux:  
Et maman trop loin pour m'entendre

Thomas Mann arrive à Budapest en février 1937: sa soirée d'auteur aurait dû être introduite par un poème d'Attila József, mais la police en interdit la lecture. Encore une occasion pour évoquer la figure paternelle, le bon père et de se sentir redevenir enfant:

Comme un petit enfant que le sommeil surmonte  
 Et qui déjà se couche et s'étend dans son lit,  
 Mais qui demande encor: "Reste là et raconte",  
 Pour qu'il ne soit pas pris tout d'un coup par la nuit,  
 Tandis que son cœur bat, plein d'une angoisse dense  
 Et qu'il ne sait pas bien lequel est son désir,  
 Entendre raconter ou sentir ta présence,  
 Ainsi nous te disons: "Reste là et parle à loisir  
 Comme tu fais toujours."

Dans ce monde inhumain, l'écrivain, le conteur est celui qui satisfait le besoin le plus élémentaire du petit enfant: celui d'entendre raconter des histoires. L'enfant est assoiffé de merveilleux, l'enfant a besoin de jouer. Le jeu est un de ces mots qui revient avec une fréquence étonnante dans les poèmes des dernières années, car l'ordre idéal qu'il oppose à la dictature dans laquelle il est obligé de vivre est celui qui permet à l'adulte de sauvegarder ce qu'il lui reste de l'enfant qu'il était: à savoir la faculté de jouer. Le poète y fait allusion dans son grand poème politique "De l'air":

Arrive, Liberté! Enfante l'ordre vrai!  
 Que ta bonté l'enseigne! Et laisse ensuite en paix,  
 Jouer ton enfant bel et grave

Aussi bien que dans sa réponse au lecteur grincheux de sa revue "Belle Parole" qui lui reprochait entre autres de rabaisser la pensée au rang de jeu à notre époque de renaissance morale: "Je ne comprends pas pourquoi le jeu, la joie des enfants serait d'un rang inférieur. Moi, dans mes moments de bonheur je me sens enfant et mon cœur ne connaît la sérénité que si j'arrive à retrouver dans mon travail le plaisir du jeu. Je crains l'homme qui ne sait pas jouer et je m'efforcerai toujours de ne pas laisser se tarir la veine ludique des hommes. . ." Idée que nous retrouvons souvent dans les écrits de Freud et notamment dans son analyse du mot d'esprit et de ses rapports avec l'inconscient: le jeu enfantin peut exprimer la révolte contre l'ordre établi, et en particulier contre la censure que, au cours de l'ontogenèse, la personnalité instaure nécessairement à la frontière du système inconscient et préconscient-conscient. L'art, d'une part, le rêve éveillé de l'autre, procèdent de la même source.

L'expression, quelquefois textuellement fidèle, de thèses freudiennes par les poètes hongrois de cette époque n'était nullement exceptionnelle: nous avons vu comment Kosztolányi avait "traduit" dans le langage de la poésie, la phrase de Freud sur l'instinct de mort, ou plus exactement, sur l'antériorité du Néant par rapport à l'existant. Chez József, encore plus préoccupé que Kosztolányi par ses lectures philosophiques en général, psychanalytiques en particulier, on trouve peut-être plus rarement de telles correspondances textuelles; la transposition des idées freudiennes est un peu moins directe et quelquefois plus difficile à suivre, comme dans le poème écrit à l'occasion du 80<sup>ème</sup> anniversaire de Freud dont voici la traduction textuelle:

Ce que tu cèles dans ton cœur  
révèles-le pour tes yeux  
et ce que tes yeux entrevoient  
attends-le dans ton cœur.

On dit que d'amour  
meurt celui qui vit  
Mais on a besoin de bonheur  
comme d'une bouchée de pain.

Les vivants sont des enfants  
et aspirent au giron maternel.  
Ils tuent s'ils ne peuvent étreindre  
et les champs de bataille sont des lits nuptiaux.

Sois comme l'octogénaire  
qu'attaque sa descendance  
mais qui, en perdant son sang,  
engendre des millions d'enfants.

Il y a longtemps que n'existe plus  
l'épine qui s'est brisée dans ton pied.  
Et voici qu'à présent  
Ta mort elle-même quitte ton cœur.

Ce dont tes yeux soupçonnent l'existence  
saisis-le avec les mains  
et celui que tu cèles dans ton cœur  
tue-le ou embrasse-le.

Poème sybillin dont l'interprétation ne peut être qu'hasardeuse. Certes, l'enfant qui aspire au giron maternel, le besoin d'amour qui se transforme si aisément en besoin de tuer, etc. sont des thèmes freudiens bien connus, vécus avec intensité par le poète, dans cette ultime période de sa vie. Mais que signifient les premiers vers, l'opposition entre le cœur et les yeux, l'allusion à la descendance de Freud, aux millions d'enfants qu'il a engendrés et quelle est cette épine qui s'est brisée dans son pied? Dans leur explication de texte, toujours très astucieuse, Bókay, Jádi et Stark voient dans la première strophe la description de la situation analytique: il faut montrer ce qui est "caché dans le cœur", c'est-à-dire son univers intérieur et, inversement, il faut traduire dans le langage de la subjectivité tous les événements du monde extérieur. Bref, il convient d'harmoniser les deux univers, celui du monde intérieur, et celui du monde extérieur. C'est ce que Freud semble avoir réussi (d'où l'invitation que le poète s'adresse à lui-même: "Sois comme l'octogénaire") et l'épine brisée dans la plante du pied serait une allusion au complexe d'Oedipe qui, chez le commun des mortels, est source d'infection, mais que Freud a depuis longtemps surmonté, notamment grâce à sa courageuse autoanalyse. Pour accéder à l'équilibre psychique, il faut dépasser l'angoisse de la mort, en intégrant, notamment, par le postulat de la pulsion de mort, la mort dans la vie.

Bókay, Jádi et Stark font eux-mêmes remarquer qu'un tel sens ne se dégage pas automatiquement, qu'il faut faire intervenir de nombreuses courroies de transmission: c'est un sens très indirect. Il existe néanmoins, dans la poésie d'Attila József, des correspondances directes entre expression poétique et thèse psychanalytique: c'est le cas, notamment, de son grand poème politique, *Sur le pourtour de la ville*, une ardente profession de foi en la victoire de la classe ouvrière, mais une fois la victoire obtenue, l'ordre réalisé devra maîtriser à la fois les forces de la production et les instincts: l'ordre règnera à la fois dans le monde extérieur et dans le monde intérieur. Il est difficile de ne pas rapprocher ces vers d'un passage d'une conférence prononcée par Ferenczi en 1913: "il existe certainement une formule lucide d'individualisme socialiste qui considérerait non seulement l'intérêt de la société, mais aussi le bonheur individuel et qui, au lieu du refoulement social qui est une source d'explosion, s'emploierait à mettre en valeur, à sublimer l'énergie des instincts sauvages. . ."

C'est qu'Attila József n'était pas seulement poète, il était également théoricien et ses efforts de théoricien visaient entre autres à concilier freudisme et marxisme. Certes, de telles tentatives ont souvent été faites, surtout dans les années 20 et 30, mais elles n'ont pas inspiré des poèmes d'une puissance comparable à ceux d'Attila. Il faut croire que la reconnaissance d'une vérité acquise au prix d'un si grand effort intellectuel — à savoir qu'il faut "corriger" Marx par Freud — a communiqué au poète l'élan nécessaire pour créer ses grands poèmes politiques. En effet, il aborde le problème dans plusieurs de ses essais, inédits de son vivant, notamment dans celui, intitulé: Hegel, Marx, Freud, où après avoir critiqué le point de vue de Marx sur la sexualité qu'il considère comme un activité économique, comme une production, il conclut en ces termes:

"Une nouvelle science naturelle, la psychanalyse, est devenue moyen thérapeutique grâce à la découverte du fait que la conscience est capable de façonner directement l'existence (ceci en réponse à la célèbre thèse de Marx selon laquelle ce n'est pas la conscience qui détermine l'existence, c'est la vie qui détermine la conscience), ne serait-ce qu'en refoulant et en expulsant d'elle-même des idées suggérées par l'existence." L'inconscient, qui est ainsi paraphrasé, doit compléter, écrit l'auteur, le savoir nécessairement lacunaire des philosophes du XIX<sup>ème</sup> siècle, y compris Engels pour qui "tout ce qui agit sur l'homme passe par sa conscience".

Cette pensée, sans doute hérétique aux yeux de bien des marxistes orthodoxes, nous amène à dire quelques mots sur l'extraordinaire vie posthume du poète; elle éclaire aussi quelque peu la situation actuelle de la psychanalyse en Hongrie. Comme cela arrive souvent, en Hongrie, comme dans n'importe quel autre pays, il faut attendre la mort du poète pour le voir reconnaître dans toute sa grandeur. Dans le cas d'Attila József, cette reconnaissance fut immédiate: dès le lendemain de son suicide, le poète, à qui son pays avait été incapable d'assurer une vie décente et qui n'avait vécu ou plutôt végété que grâce à la générosité de quelques mécènes, fut, dans l'atmosphère politique extrêmement tendue de l'époque, l'objet de tentatives éhontées de récupération notamment par une droite de plus en plus attirée par le mysticisme racial et qui voyait en lui le représentant des forces vives du peuple, malheureusement dévoyé par son entourage judéo-bolchévique. Au lendemain de la guerre, le nouveau régime démocratique qui s'installa sur les

ruines du fascisme, en fit naturellement son porte-drapeau et lui attribua tous les signes extérieurs de la gloire: son nom — ce nom dont ses parents nourriciers avaient voulu nier l'existence et que lui-même considérait uniquement comme une "marque de fabrique" un label — fut donné à des rues, à des écoles, à des coopératives agricoles, à des installations portuaires, ses poèmes réimprimés en des millions d'exemplaires, étaient enseignés en classe, interprétés à l'Université, sa vie et son œuvre firent l'objet d'innombrables recherches. Mais cette apothéose était viciée à la base, entachée d'un péché originel, car l'image que les autorités s'efforçaient de donner de la vie et de la poésie d'Attila était loin d'être complète: l'accent mis sur ses poèmes politiques et sur son militantisme s'accompagnait d'un silence quasi total, d'un véritable black-out sur les autres aspects de son existence et de son œuvre, et, notamment sur ses rapports avec la psychanalyse, sur ses tentatives de conciliation entre freudisme et marxisme. On allait jusqu'à nier sa rupture avec le parti communiste hongrois, jusqu'à extorquer de faux témoignages pour mieux accréditer l'idée d'une influence pernicieuse que ses amis de la gauche non-communiste auraient exercée sur lui. Dans ses Mémoires, François Fejtő relate une ces tentatives dont l'auteur était le célèbre philosophe György Lukács: "C'est au nom de la direction du parti hongrois que je vous parle, me dit-il. . . Vous devez souligner l'influence pernicieuse que vous avez exercé sur votre ami le poète Attila József, afin de le séparer du Parti.

J'hésitai entre la colère et le rire, avant de répondre: "Vous me demandez l'impossible. Si Attila, qui était mon aîné de cinq ans, s'est coupé du parti communiste, c'est qu'il en désapprouvait la politique." Lukács secoua tristement la tête.

— Possible, possible. Mais comprenez-moi bien, le Parti a besoin de votre témoignage". (p. 205—206) La psychanalyse fut une des victimes de cette chasse aux sorcières: elle fut accusée d'avoir hâté la tragédie du poète. Le fait est qu'aucune des trois psychanalyses de József ne peut être considérée comme un succès, mais il est impossible de savoir ce que la maladie du poète serait devenue sans la cure psychanalytique. Néanmoins, la compagne du poète, Judit Szántó, l'essayiste József Révai et l'écrivain György Vértes déclenchèrent dans cette affaire une offensive brutale contre la psychanalyse en général, attaque qui n'était pas sans rapport avec la persécution de cette discipline, avec la dissolution en 1948, de la Société Hongroise de Psychanalyse et avec l'état de semi-clandestinité que la psychanalyse hongroise devait connaître pendant des dizaines d'années. .

Mais les choses ne pouvaient en rester là. Les recherches de plus en plus nombreuses et de plus en plus approfondies consacrées au poète par les chercheurs de la jeune génération, le fait que le Cahier psychanalytique du poète, dans lequel il avait consigné ses associations libres, était devenu accessible (mais il n'a pas encore été publié en Hongrie, une version parsemée, paraît-il, d'inexactitudes, est parue dans une revue éditée en Amérique), la publication de certains témoignages firent échouer les tentatives de mystification et conspirations de silence. Si tout n'a pas encore été dit sur le rôle de la psychanalyse dans la vie et dans l'œuvre du poète — mais il faudrait, pour cela, des dizaines d'ouvrages et de longues années de débats et de réflexions — ce rôle n'est plus considéré comme uniquement néfaste. Cette révision profite à l'ensemble de la psychanalyse hongroise, qui, après une longue période d'éclipse et de persécutions peut entrer de nouveau, dans une phase ascendante.